



Dorothy Koomson

LES PÉTALES DE SANG

Finaliste des British Book Awards


CHARLESTON
NOIR

DOROTHY KOOMSON

LES PÉTALES DE SANG

Tami pensait avoir une famille parfaite. Jusqu'à ce soir tragique où la jeune femme, impuissante, voit son mari Scott se faire menotter sous les yeux de leurs deux fillettes terrifiées. Le choc est total : Scott est accusé d'un acte odieux, impensable. Et c'est sa meilleure amie Mirabelle qui a porté plainte.

Qui croire ? L'homme qu'elle aime depuis toujours, le père de ses enfants ? Ou celle en qui elle plaçait une confiance aveugle, sa presque sœur ?

Alors que Scott nie tout en bloc et que Mirabelle fuit les explications, Tami enquête.

Et bientôt, le passé trouble de Mirabelle se dévoile... Mais aussi les nombreux secrets que Scott dissimule depuis tant d'années.

Il est des vérités plus difficiles à supporter que le mensonge. Et si le pire, pour Tami et les siens, était à venir ?

« Un thriller psychologique tout à fait brillant. »

The Sun

Dorothy Koomson est originaire du sud de Londres. Son diplôme en poche, elle publie de nombreux articles pour des magazines féminins et journaux tels que *Marie-Claire* ou *The Guardian*. Sa carrière de romancière commence en 2001, avec *The Cupid Effect*, qui sera son premier succès en Angleterre. Traduite en trente langues, elle est l'une des auteures anglaises incontournables.

Traduit de l'anglais par Muriel Levet

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-341-6



9 782368 123416

9,50 euros
Prix TTC France
Rayon : Thriller


CHARLESTON
NOIR

www.editionscharleston.fr

Vous pouvez consulter le site de l'auteure à
l'adresse suivante :
www.dorothykoomson.co.uk

Titre original :

The Rose Petal Beach

Publié par Quercus, Londres.

© Dorothy Koomson 2012. Tous droits réservés.

© Belfond 2015 pour la traduction française.

Présente édition :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2019

29, boulevard Raspail

75007 Paris – France

contact@editionscharleston.fr

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-341-6

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur
Instagram (@ Lilly Charleston) !

Dorothy Koomson

LES PÉTALES
DE SANG

Roman

*Traduit de l'anglais
par Muriel Levet*

BELFOND

Pour G & E
À la vie, à la mort.

PROLOGUE

C*onnaissez-vous l'histoire de la plage aux pétales de roses ?*

La légende de cette femme qui alla jusqu'à renoncer à sa propre vie par amour ? Sans relâche, elle parcourait la plage d'une île déserte, à la recherche de son bien-aimé, son bien-aimé qui avait disparu en mer. Et son amour était si exceptionnel et si merveilleux, si profond, si beau, si pur que, lorsque ses pieds foulaient le sol et se heurtaient aux bords tranchants des galets, chacune de ses gouttes de sang se changeait en pétale de rose, tant et si bien que la plage ne fut bientôt plus qu'un lit de pétales d'un rouge absolument parfait.

Connaissez-vous l'histoire de la plage aux pétales de roses ? Seriez-vous prêt à tuer pour elle ?

TAMI

M*a vie commence maintenant.*
Maintenant. Et non pas trente-six ans plus tôt dans une maternité de Londres. Ni dix-sept ans plus tôt, quand j'ai quitté la maison de mes parents pour m'installer seule dans un studio minuscule, mais charmant. Ni quatorze ans plus tôt, quand j'ai emménagé à Brighton. Ni douze ans plus tôt, quand j'ai épousé mon mari. Ni encore huit ans plus tôt, quand j'ai donné naissance à mon premier enfant. Ni six ans plus tôt, quand j'ai mis au monde mon second enfant. Non, ma vie commence ici, maintenant.

Avec deux robustes policiers en uniforme, et une mince inspectrice en civil, debout dans mon séjour, sur le point d'arrêter mon mari.

Cinq minutes plus tôt

Cinq minutes plus tôt, ma fille de huit ans, la tête à l'envers, se tenait en équilibre sur ses mains. Elle était en train de montrer à son père ce qu'elle avait fait à l'école ce jour-là, en cours de gymnastique. « Un jour, j'irai aux jeux Olympiques », disait-elle. Les deux nattes que j'avais faites pour dompter ses cheveux frisés pendaient de chaque côté de son visage, son ventre était creusé, et ses bras tremblaient sous l'effort. Anansy, notre fille de six ans, pelotonnée dans un coin du grand canapé en cuir dans son pyjama de flanelle rose imprimé de moutons, racontait une blague de M. et Mme... ont un fils.

Scott avait enfin laissé tomber son portable et son BlackBerry, auxquels il était resté collé depuis qu'il avait passé le seuil de la porte, tout au long du dîner, et même maintenant, au début de ces quelques minutes que nous pouvions passer ensemble avec les filles, avant qu'il soit l'heure de les coucher. À ce moment-là de la soirée, j'avais été tentée d'aller le trouver, de lui prendre calmement ses deux téléphones des mains, et puis, tout aussi sereinement, d'enfoncer mon talon dans chacun d'entre eux. Si je brisais le lien, si je coupais sa connexion avec le bureau, peut-être son esprit finirait-il par rejoindre son corps, ici, chez nous, à la maison ?

Trois minutes plus tôt

Trois minutes plus tôt, je me trouvais tout près de la porte du séjour, si bien que, lorsque j'ai entendu

le tintement de la sonnette, suivi d'un coup sec mais fort assené contre la porte, et lorsque j'ai vu Cora s'effondrer joyeusement, mais sans dommage, sur le sol, c'est moi qui me suis dirigée vers l'entrée. Je ne m'attendais pas à voir quelqu'un en particulier ; tous les gens que nous connaissions se seraient d'abord annoncés au téléphone. Même les voisins qui avaient coutume de passer régulièrement avaient été « dressés » à toujours envoyer un texto ou un coup de fil pour prévenir de leur arrivée, si bien que plus personne ne venait jamais à l'improviste. C'est donc avec une certaine angoisse que je me suis dirigée vers la porte. Le matin même, en regardant par la fenêtre après le petit déjeuner, j'avais vu une pie solitaire sur la clôture. Et il y en avait une autre qui sautillait dans le jardin lorsque j'étais rentrée de l'école après y avoir déposé les filles.

Quand j'ai ouvert la porte, quand j'ai vu ces trois personnes qui n'avaient pas vraiment de raison de se trouver sur le seuil de ma maison, des souvenirs me sont brusquement revenus à l'esprit : le sel que j'avais renversé au dîner l'autre soir, et que j'avais négligemment balayé d'un revers de main au lieu d'en jeter une pincée derrière mon épaule. L'échelle sous laquelle j'étais passée le mois dernier, avant même de m'en rendre compte. Et toutes les fissures des trottoirs sur lesquelles j'avais dû marcher au cours de ma vie, sans jamais me soucier des conséquences, sans jamais imaginer une seule seconde qu'un jour elles finiraient par fracturer mon univers.

Une minute plus tôt

Une minute plus tôt, je me suis dit en moi-même : *Quelqu'un est mort*, et exactement au même moment, l'inspectrice de police m'a dit : « Bonsoir, madame Challey. Votre mari est-il là ? »

J'ai acquiescé, et ils n'ont pas attendu d'être conviés à entrer, ils l'ont fait d'eux-mêmes, et ils se sont dirigés droit vers le séjour, comme s'ils connaissaient les lieux, comme s'ils faisaient régulièrement irruption dans ma vie et dans ma maison, sans avoir besoin d'y être invités.

Maintenant

Et nous y sommes, dans le présent, à cet instant où ma vie est sur le point de commencer. Je sais qu'elle est sur le point de commencer, car je sens que le monde autour de moi est en train de changer : l'air est différent ; le séjour, qui ressemble à tous les autres séjours, avec son canapé et ses deux fauteuils, son tapis et sa cheminée, et ses murs décorés de bien plus de photos d'enfants que nécessaire, me semble quelque peu souillé depuis que ces gens y sont entrés. Depuis que ces *officiers de police* y sont entrés. Ma vie est sur le point de commencer car je sens que les fils de ma réalité se détachent, et vont être retissés pour former une trame nouvelle et totalement inconnue.

« Monsieur Scott Challey... », prononce l'inspectrice de police. Et curieusement, les mouvements de sa bouche me semblent à la fois ralentis et accélérés.

Tout se déroule au ralenti, si bien qu'il me faut une éternité pour aller chercher Cora et Anansy et les serrer contre moi pendant que cette femme

parle. Et tout se déroule en accéléré, si bien que, une seconde plus tôt, les policiers étaient sur le pas de la porte et, maintenant, ils attrapent les mains de Scott et lui passent les menottes.

L'inspectrice de police poursuit : « ... je vous arrête pour... » Elle s'interrompt, semble buter sur le chef d'accusation, le crime qui est à l'origine de tout cela. Elle n'a pas l'air d'être craintive ou timide, mais, manifestement, elle est sensible. Jusqu'ici, elle n'avait pas semblé remarquer la présence de Cora et Anansy, mais maintenant elle se tait et tourne lentement les yeux vers elles, avant de jeter un regard à Scott. Un regard entendu, qui m'informe qu'ils partagent quelque chose qui n'a pas besoin d'être explicitement nommé : qu'il existe entre mon mari et cette parfaite étrangère un lien tel qu'ils n'ont pas besoin de mots pour se comprendre. En guise de réponse, Scott, les mains entravées par les menottes, le corps droit et raide, lui fait un signe de tête. Il n'est pas nécessaire qu'elle en dise plus car il sait de quoi il retourne.

Oui, il sait de quoi il retourne. Sidérée par ce cauchemar qui vient de commencer, occupée à essayer de reconforter les filles tout en tentant de donner un sens à ce qui se passe, j'ai failli manquer la réaction de Scott. Il arbore un air anxieux, troublé. Mais pas horrifié. Il ne réagit pas comme nous parce qu'il savait que cela allait arriver.

Mais qu'est-ce qui se passe ?

Je remarque que mes doigts sont gelés alors que j'essaie de tourner le visage de Cora vers mon ventre ; Anansy, qui tremble devant tous les policiers depuis que je lui ai dit que si elle volait de nouveau

quelque chose à l'épicerie, ils viendraient la chercher, a déjà enfoui son visage dans mon flanc, et ses sanglots me secouent le corps.

« Vous avez le droit de garder le silence, continue l'inspectrice, les yeux fixés sur mon mari. Dans le cas contraire, tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous devant un tribunal. »

Un tribunal ? Mais de quoi parle-t-elle ? Ça doit sûrement être une erreur. Oui, sûrement.

« Vous avez le droit d'être représenté par un avocat. »

De ses yeux impassibles, Scott la regarde parler.

« Avez-vous compris que je viens de vous lire vos droits ? » demande-t-elle. Scott répond par un léger hochement de tête, puis tourne son regard vers moi. Il comprend ce qui est en train de se passer, il savait que cela allait arriver et il n'a pas jugé utile de m'en avertir.

Pourquoi ? lui dis-je intérieurement. *Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?*

Il ne répond pas à mon interrogation silencieuse ; il détourne son regard de moi, et se met à observer la porte, vers laquelle ils sont déjà en train de l'emmener.

Une fois cette porte refermée derrière eux, je m'agenouille par terre et reprends dans mes bras Cora et Anansy, que je serre aussi fort que possible contre moi pour les rassurer, pour me rassurer, pour nous protéger du monde alentour qui s'effiloche si vite que je n'arrive pas à suivre le mouvement.

Voilà quand ma vie a commencé. Avec le bruit des pleurs de mes filles et avec cette horrible certitude : ma vie est en train de se détisser, de se désagréger.

2

TAMI

Vingt-cinq ans plus tôt

« **Q**u'est-ce que tu fais là ? » m'a demandé Scott Challey. Je n'étais pas le genre de fillette qu'on retrouvait souvent dans le couloir à attendre une convocation devant le bureau du proviseur. C'est pour ça que sa question ne m'a pas paru vraiment surprenante.

« On m'a demandé de me présenter à ce concours, auquel le collège participe pour la toute première fois. C'est un grand honneur pour moi. » J'avais onze ans et j'étais une intello. Mes amis étaient eux aussi des intellos et j'étais toujours dans les meilleurs de ma classe. Ça ne me gênait pas d'être une intello ; je me disais que c'était comme ça et pas autrement, un point c'est tout. « Et toi ?

— Pareil », m'a-t-il répondu en haussant les épaules et en détournant son regard du mien.

Scott Challey n'était pas un intello. Je le savais. Il était intelligent et faisait lui aussi partie des meilleurs de la classe, mais c'était un Challey, et tout le monde connaissait la famille Challey. Ma maman veillait toujours à ce que chacun d'entre nous quitte la maison dans un uniforme bien repassé, les cheveux parfaitement coiffés et, dans le cartable, les livres pour les cours de la journée et les devoirs faits. Les parents de Scott étaient contents d'eux à partir du moment où leur garçon était vu régulièrement à l'école, et ils considéraient les courriers qu'ils recevaient au sujet de son comportement comme la preuve ultime de son assiduité (d'après maman).

Quand papa ou maman voyait l'un des Challey dans la rue, ils faisaient ensuite des commentaires. Discrètement, bien sûr, mais pas assez pour qu'on ne les entende pas. On savait qu'il fallait changer de trottoir quand on les croisait. Mais sans leur laisser voir que c'était à cause d'eux, surtout : ils vous auraient cassé la figure s'ils avaient pensé ça. Ils pouvaient vous casser la figure pour beaucoup de raisons, d'ailleurs, d'après ce que j'avais entendu, mais surtout pour ça, s'ils vous reprochaient de les avoir dérangés, c'est-à-dire fait traverser la route pour vous mettre une raclée, alors que vous en auriez de toute façon mérité une pour le simple fait d'avoir croisé leur chemin.

Les profs avaient-ils vraiment demandé à Scott de participer à ce concours ? Ça m'étonnait un peu. Scott s'attirait toujours beaucoup d'ennuis. La semaine précédente, par exemple, en cours de

physique, M. McCoy lui avait demandé de répondre à une question devant tout le monde, au tableau. Mais quand Scott avait répondu, M. McCoy lui avait dit qu'il s'était trompé. Quelques élèves s'étaient mis à ricaner. Alors, Scott, le visage déformé par la colère, s'était brusquement retourné vers nous et nous avait tous regardés d'un air mauvais. Aussitôt, les rires avaient cessé. Moi, je n'avais pas ri, car je savais que Scott avait raison et que M. McCoy se trompait. D'ailleurs, quand quelqu'un d'autre avait fini par lever la main et dire ce que je pensais au fond de moi, M. McCoy avait pris un air gêné et s'était excusé auprès de Scott. Mais Scott, qui le regardait désormais en plissant les yeux, lui avait crié : « Si vous me refaites un coup comme ça, je vous jure que je vous arrache le cœur avec une cuillère et que je le donne à manger à mon chien ! » M. McCoy n'avait rien répondu. Si ç'avait été un autre élève, il lui aurait hurlé dessus ou l'aurait envoyé dans le bureau du proviseur. Mais c'était Scott, et il savait que Scott était parfaitement capable de mettre ses menaces à exécution. Et que, s'il ne le faisait pas, ce serait un autre membre de sa famille qui s'en chargerait.

« Est-ce que les profs t'ont vraiment demandé de faire ça, ou est-ce que tu te fiches de moi ? lui ai-je dit.

— On me l'a vraiment demandé. Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle.

— C'est juste que je n'imaginai pas que tu puisses avoir envie de faire ça », lui ai-je répondu en haussant les épaules.

Debout dans le couloir, on a gardé le silence quelques instants. De l'autre côté de la porte du

bureau, on entendait des bruits de voix. « Pourquoi est-ce que tu as dit à M. McCoy ce truc, à propos de la cuillère ? » lui ai-je demandé, tout d'un coup. Je n'avais pas pu m'en empêcher. Il fallait que je sache comment quelqu'un pouvait en arriver à dire ce genre de choses.

« À cause de lui, tout le monde s'est moqué de moi.

— Pas tout le monde. Je n'ai pas rigolé, moi. Il y a beaucoup de gens qui n'ont pas rigolé. Je dirais même que la plupart n'ont pas rigolé.

— En tout cas, c'est l'impression que ça m'a donnée.

— Mais pourquoi est-ce que tu as dit ça ? C'est horrible. » Il a haussé les épaules. « C'est mon frère qui dit ça, des fois.

— Mais c'est horrible.

— Ouais. Mon frère est un type horrible.

— Ah. »

On est restés silencieux pendant un long moment. Et puis je lui ai dit : « Tu sais, ce n'est pas parce que ton frère est un type horrible que tu es obligé d'être comme lui. »

Il m'a regardée droit dans les yeux. « Tu crois ?

— Ben oui. Tu peux être un garçon sympa, si tu veux. En tout cas, tu n'es pas obligé d'être horrible. Moi, ma sœur, elle adore les ours en peluche. Et pourtant, elle est vachement plus vieille que moi. Eh bien ce n'est pas parce qu'elle aime les ours en peluche que je suis obligée d'aimer ça, moi aussi. Et toi, tu n'es pas obligé d'être horrible juste parce que ton frère l'est. Tu peux faire ce que tu veux, être qui tu veux. »

Plusieurs secondes sont passées. Il me dévisageait en fronçant les sourcils, comme si je lui avais parlé dans une langue étrangère. « Tu crois vraiment ?

— Ouais. J'en suis même sûre. »

Plusieurs minutes sont passées.

« Et ce concours, alors ? Est-ce que tu vas le faire ? ai-je fini par lui demander.

— J'en sais rien. Ça dépend de ce que mes parents vont dire. Et toi ?

— Je ne sais pas, ça dépend de ce que mes parents vont dire.

— Alors tu vas le faire, a-t-il affirmé.

— Oui, je crois que oui, lui ai-je répondu. Et toi, tu ne vas pas le faire.

— Non, je crois que non. »

Tout d'un coup, j'ai entendu des chaises grincer de l'autre côté de la porte. Je me suis dépêchée de décoller mon dos du mur et de me redresser. Scott Challey, lui, n'a pas bougé : il est resté adossé au mur, il se fichait bien de ce que les autres pouvaient penser de lui. Mais quand la poignée de la porte s'est abaissée, il a eu l'air de changer d'avis. Du coin de l'œil, je l'ai vu sortir ses mains de ses poches et, avant de redresser le dos, rentrer dans sa ceinture le pan de sa chemise d'un blanc grisâtre, qui ressortait de son pantalon comme une espèce de langue.

« Hé ! » a-t-il fait pour attirer mon attention.

J'ai tourné mon regard vers lui.

Il a fièrement relevé le menton.

Je lui ai adressé un sourire. Il n'était pas si mal. Pour un Challey.

BEATRIX

Appelez-moi Beatrix. Tous mes amis m'appellent comme ça. Enfin, naturellement, certains m'appellent Bea, mais seulement quand ils me connaissent depuis un petit bout de temps, et comme nous venons de nous rencontrer, si cela ne vous fait rien, je préférerais que vous m'appeliez Beatrix.

C'est fou le nombre de gens qui se permettent d'user de diminutifs sans même vous demander votre permission, alors qu'ils viennent tout juste de vous rencontrer. C'est prendre un peu trop de libertés, vous ne trouvez pas ? Notez que je ne vous accuse pas de prendre des libertés. Je veux simplement vous faire comprendre dès maintenant que je préfère que vous m'appeliez Beatrix. Une fois que nous aurons appris à nous connaître, vous pourrez me donner un diminutif ou un autre, si vous le souhaitez. Mais sachez néanmoins que je ne

vous répondrai certainement pas si vous m'appellez Trixie (quand j'étais petite, ma meilleure amie avait une chienne qui s'appelait comme ça ; vous n'aurez donc pas de mal à comprendre mes réticences, j'imagine).

Voilà ce que je compte dire à l'homme qui se trouve en face de moi s'il commet l'erreur de se mettre tout à coup à m'appeler Bea. Même si, de tous les hommes que j'ai rencontrés *via* Internet, c'est sans aucun doute lui le plus intéressant.

Eh oui, je fréquente les sites de rencontres. Enfin, pour l'instant, je tâtonne encore un peu. Du reste, jusqu'ici en tout cas, on ne peut pas vraiment dire que ç'a bien fonctionné. Après des heures de *chat*, j'ai rencontré quatre garçons : le premier avait une bonne vingtaine d'années de plus que ce qu'il m'avait affirmé (vieille photo à l'appui) ; le deuxième a trouvé de bon ton de me confier, dès notre premier rendez-vous, qu'il était accro au sexe et à la prostitution, mais qu'il était persuadé qu'en se mettant avec une femme bien, il réussirait sans peine à éradiquer cette addiction ; le troisième avait prétendu être célibataire, mais ne s'était pas donné la peine de dissimuler la marque pâle qui se trouvait sur son annulaire, à l'emplacement habituel de son alliance ; et le quatrième est assis en face de moi.

Pour être honnête, je dois admettre que jamais je n'avais imaginé que je referai ça un jour. Même quand mon mari m'a quittée pour une catin, pardon, je voulais dire quelqu'un d'autre... eh bien, je ne sais pas, je n'imaginai tout simplement pas que je me retrouverais là. À tout recommencer. Encore.

L'homme qui se trouve en face de moi a l'air normal. Lorsque nous nous sommes « rencontrés » sur le Net, il s'est montré assez spirituel, il ne m'a pas parlé sexe, et il n'a pas fait d'histoires quand je lui ai demandé de m'envoyer une photo de lui tenant un exemplaire d'un journal récent. Par ailleurs, je l'ai longuement interrogé sur son statut marital, et il s'est montré suffisamment honnête pour me dire qu'il avait été marié, qu'il avait divorcé et qu'il pouvait apporter les papiers avec lui, si nécessaire, afin de lever toute ambiguïté.

C'est notre premier rendez-vous dans la « vraie vie », et je dois dire que, en chair et en os, il n'est pas mal du tout.

Nous nous trouvons dans un restaurant de Brighton hors de prix (je ne suis pas du genre à me vanter en citant des noms, alors je ne vous dirai pas lequel), mais, le plus impressionnant, c'est qu'il nous a obtenu une table dans un salon privé. Un salon privé, vous vous rendez compte ? Il faut appartenir au beau monde pour en obtenir un, surtout en si peu de temps. Je suis très impressionnée, vraiment.

« Alors, Beatrix, et si vous me parliez un peu de vous ? » me dit-il.

Je lui souris. Parler de moi ? S'il savait... Je compte bien tout faire pour éviter cela.

3

TAMI

J' en tremble encore.

Cela fait maintenant deux heures, mais
j'en tremble encore.

J'ai réussi à mettre tout cela de côté pendant que je tenais les filles, les embrassais et leur disais que tout allait bien. J'ai réussi à dissimuler mes tremblements, ma confusion et ma peur tandis que, accrochées à moi, elles sanglotaient et se lamentaient en se remémorant l'horrible scène dont elles avaient été témoins.

Elles m'ont laissée les conduire à l'étage et les coucher dans le grand lit. Je me suis assise entre elles, et elles ont continué à sangloter et à s'accrocher à moi, pendant que je caressais leurs petites têtes, tout doucement, jusqu'à ce que, lentement,

prudemment, les sanglots s'éteignent et le sommeil les emporte.

Quand elles étaient toutes petites et qu'aucune d'entre elles n'arrivait à dormir, j'étais vraiment ravie lorsque nous nous retrouvions tous dans le grand lit, telle une mosaïque, complexe et délicate, de corps en quête de sommeil. Scott détestait avoir à dormir au bord du lit, mais pour ma part, je dois avouer que, même si je ne le disais pas, j'adorais cela. Certes, je n'arrivais pas à me laisser aller à sombrer dans un sommeil profond, de crainte que l'une d'entre elles ne se retrouve écrasée ou ne tombe du lit, mais nous étions tous ensemble, serrés les uns contre les autres, et nous passions un moment en famille, même si nous ne nous en rendions que vaguement compte.

Après m'être glissée hors du lit, je me suis assise en bas de l'escalier. Et je suis toujours là, avec mon téléphone portable d'un côté et le téléphone fixe de l'autre, à trembler. Je serre les poings pour empêcher mes mains de le faire, mais le reste de mon corps refuse de s'immobiliser.

Cette expression qu'il arborait quand ils l'ont emmené... Il y avait quelque chose dans son visage, dans ses yeux, dans son langage corporel. Je n'ai pas réussi à me concentrer suffisamment longtemps pour déchiffrer ce que c'était, mais, ce qui est sûr, c'est que c'était bien là et que ça n'aurait pas dû être là. Le Scott que je connaissais, que j'aimais, que j'avais épousé, avec qui j'avais eu des enfants, n'aurait jamais affiché cet air-là. Mes pensées défilent à toute allure, vers l'avant, vers l'arrière. Elles jaillissent brutalement, se bousculent, trop nombreuses, trop

rapides pour que je puisse les détacher les unes des autres, en cerner le sens précis. C'en est trop. Je desserre les poings et regarde mes mains trembler dans la pénombre du hall.

Il faut que je fasse quelque chose. Quelque chose. N'importe quoi. Si je reste ici à attendre, je sens que ma tête va exploser. Le tremblement cesse quand je prends mon téléphone portable et, *via* Internet, y recherche le numéro du commissariat de police le plus proche. Il y en a deux : un à Hove, et l'autre à Brighton. Où l'ont-ils emmené ? Hove est plus proche de chez nous, mais la ville de Brighton est plus importante.

La distance doit l'emporter sur la taille. Le tremblement reprend au moment où je compose le numéro. Il s'accroît quand la personne qui me répond me demande de patienter le temps qu'elle vérifie s'il est bien là. Il n'y est pas. Il doit donc être à Brighton. Je compose l'autre numéro. On me confirme qu'il se trouve bien là mais je ne peux pas lui parler. On ne me révélera pas la cause de son arrestation, on ne me fera pas savoir s'il a été inculpé. On ne peut pas me dire quand ni même s'il sera libéré. La seule chose qu'on peut me dire, c'est qu'il est bien là. Ça ne me suffit pas. J'ai besoin d'en savoir plus.

Une idée commence à tourner dans mon esprit : *Il faut que j'y aille. Il faut absolument que je le fasse. Ils ne pourront pas m'ignorer si je me trouve juste en face d'eux.*

Il est tard, et je ne connais que deux personnes dans le quartier susceptibles de venir rapidement à la maison pour garder les filles. Beatrix, qu'elles connaissent depuis toujours et qui vit à l'autre bout

de la rue, avait rendez-vous avec un garçon ce soir. J'essaie quand même de l'appeler, en priant pour que son rendez-vous ait été annulé ou qu'elle soit rentrée plus tôt que prévu, mais son téléphone est éteint et je ne parviens pas à lui laisser de message. Si les filles se réveillaient, elles se sentiraient en sécurité en sa présence. Elles la connaissent depuis qu'elles sont nées, elles l'appellent Bix, c'est la marraine d'Anansy et elles la réclament quand elles ne la voient pas pendant deux ou trois jours. Si elle pouvait venir les garder, je ne me ferais aucun souci.

L'autre personne est Mirabelle. Les filles l'adorent, bien qu'elles n'aient pas la même relation avec elle qu'avec Beatrix. Elles l'appellent tatie Mirabelle, mais elle ne fait partie de leur vie que depuis deux ans, c'est-à-dire depuis qu'elle et moi sommes devenues amies. Mirabelle travaille avec Scott et a passé beaucoup de temps à la maison avec Cora et Anansy, mais jamais en mon absence. Je ne sais pas comment les filles réagiraient si elles la trouvaient là en se réveillant, et je ne sais pas non plus comment elle-même réagirait à l'idée d'avoir à les reconforter en pareil moment.

Les téléphones, silencieux, continuent de se moquer passivement de mon impuissance. Je n'ai pas le choix. Si je veux savoir ce qu'il se passe, il faut que je me rende sur place. Peut-être le tremblement cessera-t-il quand on m'aura expliqué le pourquoi du comment ? Peut-être. Mais, pour le savoir, il faudrait déjà que je me bouge.

Je recherche le numéro de Mirabelle dans mon répertoire et j'appuie sur la touche « Appel ». Le téléphone sonne plusieurs fois. « Bonjour, vous

êtes sur le répondeur de Mirabelle. Laissez-moi un message. » Je raccroche. Je réessaie. Rien. Je réessaie. Rien. La quatrième fois, une voix inquiète me répond : « Allô ? »

— Mirabelle, c'est moi ! m'exclamé-je, si soulagée que je sens des larmes m'emplir les paupières. Dieu merci tu es là !

— Tami ? dit-elle d'un air circonspect. Qu'est-ce qui se passe ? »

Au son familier de sa voix, je sens un sanglot monter dans ma gorge, engloutissant mes cordes vocales, et tous les mots que je voudrais prononcer. La scène se rejoue en boucle dans mon esprit : les menottes autour de ses poignets, les officiers de police qui l'emmènent, l'indescriptible expression de son visage. « Je... J'ai besoin de ton aide », balbutié-je, en faisant tout mon possible pour me contrôler, pour dissimuler le ton fragile, haché et presque brisé de ma voix. Je suis forte. Plus forte que ça. Je peux prendre les choses en main. Sans dévoiler mes faiblesses.

« Pourquoi ? » demande-t-elle prudemment. Et j'imagine ses lumineux yeux noisette s'étrécir sur la peau sombre de son visage alors qu'elle attend ma réponse.

« Je... Je... Tu pourrais venir à la maison ? Ce serait plus facile de te l'expliquer en face.

— Eh bien... pas trop, non. Je ne suis pas habillée. Vraiment, tu ne veux pas me dire ce qui ne va pas ?

— Non. S'il te plaît, viens. J'ai vraiment besoin de ton aide.

— Je... Tu es toute seule ?

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Les pétales de sang

Dorothy Koomson



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON